

LA CHIENNE DE VIE DE JUANITA NARBONI

Postface

Par Selim Cherief, traducteur.

En bientôt trente ans depuis la parution de la « Vida Perra de Juanita Narboni », le petit monde que Vazquez disait déjà condamné à disparaître s'est irrémédiablement éloigné. Faire la part entre fiction et réalité incombe aux « témoins survivants » dont le nombre diminue aussi sûrement que le temps s'écoule. À eux de dissiper les doutes – légitimes – qui peuvent gêner le lecteur contemporain ; légitimes parce que le Tanger de Juanita ne ressemble pas à la ville romanesque habituellement décrite par tant d'écrivains qui trop souvent n'y étaient pas nés. On n'y retrouve pas les têtes d'affiche habituelles : ni Barbara Hutton ni Karim Aga Khan, ni Anna de Noailles ni Tennessee Williams... Certes, Juanita « connaît quelqu'un qui connaît » El Raïsunî, mais elle se garde bien de lui adresser la parole !

C'est que, pour une fois, nous sommes en coulisses avec « le gros de la troupe », derrière les premiers rangs de la prestigieuse et inaccessible « Légion Etrangère » des beaux quartiers, avec « ...cette étrange foule composite de Tanger, qui mêle familièrement et à doses à peu près égales, des races qui ne passent pas pour s'être entr'aimées, la maure, la juive et l'andalouse » (François de Pierrefeu 1938), avec, donc, les trois communautés arabo-berbère, juive sépharade et espagnole qui seules présentaient tous les échelons d'un véritable éventail social, même si la seconde était moins nombreuse : une ville andalouse en surimpression sur un terroir marocain dont la population partageait l'espoir que ce cadre d'exception lui apporterait, sinon un avenir miraculeux, du moins quelques réels avantages.

Y pouvait-on vraiment s'exprimer de façon aussi bariolée que Juanita et se faire comprendre ou avons-nous ici le délire d'une pauvre fille qui court dans ses mauvaises chaussures après sa vie qui lui échappe ? Serait-ce là le sens de cette absence presque systématique des repères traditionnels du dialogue, tirets, guillemets, alinéas ? Vazquez, qui se décrivait volontiers comme « le mensonge qui dit toujours la vérité », reprenant la

phrase de Cocteau, n'a mis de fiction que dans l'entourage immédiat, la famille et quelques proches amis de Juanita. Juanita, elle-même, est déjà plus complexe, hybride, tripartite (trine), née, tout ensemble des souvenirs d'enfance de son auteur, d'un désir d'immortaliser sa mère (qui fait logiquement pendant au « meurtre du père ») et de la création d'une tangéroise « lambda », emblématique, qui s'émancipe jusqu'à l'autonomie et dont les aventures pourraient se prolonger indéfiniment. En dehors de là, tous les personnages cités ont existé et figurent sous leur vrai nom (sauf un cas d'anagramme), même Cara Burro (cf. *Alberto España qui lui consacre un article dans « La pequeña historia de Tanger »*). Rues, cinémas, boutiques, balnéaires, cimetières, hôpitaux, quartiers de la ville... Le livre vaut comme plan, annuaire, carte géographique des alentours.

CARTE

L'histoire de Babel fonde loi : toute réunion pluri-ethnique rencontre un problème linguistique incontournable. La solution idéale, une « lingua franca » sur-mesure à partir des éléments en présence. Mais l'aventure de l'Espéranto nous enseigne combien ceci reste utopique. Le recours à un traducteur est efficace mais fastidieux. Enseigner « sa » langue à « l'autre » ? Oui, certes, mais dans une ville où existaient autant d'écoles – américaine, espagnoles, françaises, l'Alliance israélite avec des cours de l'Espagnol, de Français et d'Hébreu, italienne, marocaines, l'Institut Goethe – le problème restait entier.

L'authentique idiome universel tangérois ne fut jamais qu'un pis-aller, un « petit-nègre » basé sur une simplification de l'Espagnol, non majoritaire, mais dont l'influence était prépondérante sur les côtes Ouest de l'Afrique du Nord. (*Voir à ce sujet l'ouvrage extrêmement détaillé de Tomàs Ramirez Ortiz « Si Tanger le fuese contado ... » - Nombres españolas en el mito de Tanger - Ed. Africa Nuestra, Malaga 2005*).

Cette suprématie n'était pas uniquement conséquence de l'Histoire et du voisinage géographique, elle avait une autre cause profonde quoique souvent oubliée : qui, à part les Marocains musulmans, savait l'Arabe ? Fort peu de monde : les Juifs sépharades et quelques familles espagnoles, implantées à Tanger de longue date (dès 1580 pour la première) et vivant dans l'enceinte de la Medina près du port, à Dar Baroud notamment.

Et qui, de tous les Européens « débarqués », avait fait l'effort de l'apprendre, à part Paul Bowles ?... Et puis : quel Arabe ? Car cette langue, outre que sa logique et ses sonorités sont très différentes des langues indo-européennes, est plurielle dès son origine : un ensemble de dialectes voisins correspondant aux principales tribus de la péninsule arabique dont l'un n'a été qualifié de « classique » que parce qu'il est la langue du Coran et des « Hadith ». Dans le seul cadre de la région tangéroise co-existent deux formes bien distinctes : le vieux dialecte pré-hillalien datant du VIII^e siècle, citadin, proche des parlers du Moyen-Orient, et celui des tribus J'bala avoisinantes, apporté au X^e siècle lors de la venue de Bani Hillal, et qui prononce plus distinctement certains sons. Le « qaf » n'y est pas omis, « zaïn » et « chin » gardent leur valeur, tandis qu'en pré-hilalien ils s'amenuisent en « jim » et « sin ».

Les professeurs honnêtes préviennent qu'il faut compter « une bonne vingtaine d'années pour commencer à y voir clair ». Alors... le sabir local s'est imposé, avec sa grammaire rudimentaire comparable à toutes les formations analogues (surtout la simplification extrême des conjugaisons, le verbe – au choix – à l'infinitif ou à la 3^e personne du singulier ; pour le lexique, de fréquentes confusions sur le genre des mots (ex : « el papel » devient « la papela »).

D'un accès facile pour les arabophones qui y retrouvaient le « r » roulé, la « jota », l'abondant vocabulaire commun, c'était un truchement idéal pour communiquer avec les Européens qui eux, dans leur ensemble, préféraient ce rudiment de langue vaguement latine à un apprentissage de l'Arabe.

Pour les Marocains, colonisés, réticents devant tout ce qui venait des envahisseurs du moment, ce moindre effort marquait aussi du mépris ; une langue écorchée leur suffisait amplement. Mieux, ils authentifiaient leur façon de parler par l'écriture en préférant « Pintorra freshka ichar lojo » (pour « Attention peinture fraîche »). Une attitude délibérée, car cet accent « à couper au couteau » disparaissait comme par enchantement lorsqu'il s'agissait de raconter un match de foot écouté sur Radio-Algerias ou les dialogues d'un film de Cantinflas.

Ce sabir était compris dans toute la zone du Protectorat espagnol et rappelait – les mêmes causes ayant les mêmes effets – ceux d’Oran et de Bab-el-Oued, en Algérie, nés aussi dans des quartiers où se côtoyaient Arabo-Berbères, Espagnols (Andalous et Mahonnais) et Israélites sépharades. Qu’était le fameux « trabadja la moukhère » sinon du « pidgin » à base d’Espagnol, permettant l’échange entre les diverses communautés ?

Hormis les cas individuels de polyglottisme bien tempéré, seuls Berbères et Sépharades dépassaient le niveau le plus bas ; le plurilinguisme leur avait été imposé par l’Histoire. Aux premiers, parce que personne ne connaissait leur langue, hors des fiefs montagneux (le Rif, les Atlas, le Sousse) où ils s’étaient réfugiés sous la poussée des invasions successives. En sortir impliquait d’apprendre l’Arabe (dont ils ne connaissaient généralement que le Coran, voire traduit en Berbère) et le Français ou l’Espagnol suivant la zone de Protectorat. En plus, les effets funestes des Dahirs Berbères, perçus – à raison – comme une tentative de fractionner l’unité du Maroc par le biais du favoritisme, avait fait du Berbère une « lingua non grata » condamnée à la discrétion, voire à la confidentialité. Notons que la réhabilitation officielle du Berbère n’est intervenue qu’en 2000, par Décret Royal. La solennité de la mesure montre la gravité attachée à cette question.

L’histoire avait également imposé le plurilinguisme aux Israélites. L’Arabe, ils le connaissaient depuis son arrivée sur les rives du Détroit de Gibraltar ; preuve en est qu’ils parlaient majoritairement le dialecte pré-hillalien, et ce, jusqu’à nos jours. Pendant l’Age d’Or du califat de Cordoue les textes hébreux pouvaient être rédigés en caractères arabes, certains livres de Maïmonide notamment, ainsi que l’inverse. Contemporains plus tard de l’émergence des premiers dialectes romans, ils transcrivaient ce Castillan naissant en alphabet indifféremment arabe ou hébreu.

Nous savons que lorsqu’arriva le terrible edit d’exil, ils emportèrent – à l’instar des Arabes et des Berbères- la clef de leur maison d’Espagne. Mais, et ce fait est fondamental, ils furent les seuls à conserver ce Castillan, en même temps que l’habitude de mélanger les langues.

La première conséquence en fut qu'ils fournirent presque inévitablement les Sultans du Maroc en interprètes officiels (*on en trouve une liste très complète dans « Memorias de un viejo tangerino » d'Isaac Laredo*), aidés en cela par la remarquable stabilité de l'Espagnol. En effet, les œuvres du XVe et XVIe siècles – « La Celestina » ou « Don Quijote » – sont aisément comprises aujourd'hui, ce qui n'est pas le cas avec le Français ou l'Anglais.

Comme ils étaient seuls alors à le parler sur cette rive sud du Déroit de Gibraltar, l'Espagnol devenait un espace privé qui les unissait dans leur individualité. En même temps, sa survivance garantissait une possibilité de retour vers leur chère Espagne dans l'éventualité d'une abrogation de la mesure qui les avait frappés.

C'est à partir de là que s'élabora progressivement, par fusion spontanée, une langue vernaculaire nouvelle, étonnamment cohérente. Un bon exemple de dépassement de l'aspect stérile et fétichiste de la nostalgie. La *hakitia* (ou *Jaquetia*) était destinée au discours, au récit, à la conversation ; tels sont précisément les sens de l'Arabe **Ōfil**, verbe et **Ōfil**... nom d'action dont ce mot est originaire.

Elle conservait l'essentiel du « tissu conjonctif » castillan : structure, syntaxe, pronoms personnels et relatifs, conjugaisons (sauf pour le prétérit, uniformisé sur le modèle des verbes en –er et –ir ; par exemple « **matimos** », « **nos equivoquimos** » au lieu de « **matamos** » et « **equivocamos** ». Quelques élisions d'adverbes et expressions adverbiales (« **a do** » pour « **adonde** », « **en cà** » et « **a cà** » pour « **a/en casa** ») ; des archaïsmes : « **cabe** » pour « **cerca de** ». Archaïsmes aussi dans la prononciation : le « **f** » ne s'est pas encore mué en « **h** » (« **fumo / humo** »), « **frojaldres/hojaldres** » etc....

Sur cette base venaient s'incorporer les emprunts à l'Arabe et à l'Hébreu, exclusivement des substantifs et des adjectifs. Nous parlerons ensuite du cas des verbes.

L'Hébreu biblique des oraisons tant ecclésiastiques que domestiques ou personnelles était connu de tous. En outre, tout jeune homme devait (doit), au cours de la cérémonie des *Téfilim*, lire directement dans le texte un passage de la Torah et suivait des cours dans ce but. Il était donc normal de retrouver inchangé tout un vocabulaire religieux et culturel – « **mazzal** », « **mezouza** », « **tish'a be Av** »... – ainsi que le rythme de cette langue qui imprimait sur la *Hakitia* un accent caractéristique, le déplacement de la

tonique vers la dernière syllabe de tous les vocables, quelle qu'en eût été l'origine. Ceci donnait au discours une note d'insistance, comme lorsqu'on répète « Allez.... », « Anda... », pour entraîner quelqu'un. (Note : les hispanophones confondent souvent cet accent avec ceux du Mexique, du Venezuela ou de l'Argentine).

L'Arabe était mis à contribution pour tout le vocabulaire usuel, pratique, pour tous les mots manquants ou oubliés, mais aussi inconsciemment, entraînant la présence de nombreux « doublets ». Citons le pittoresque dicton « hada, ma shi qrôn, coles » (ce ne sont pas des choux – mot arabe – ce sont des choux – mot espagnol –), qui correspond parfaitement au Français « blanc bonnet et bonnet blanc » pour le sens.

On y rencontrait des mots portugais (chapéu – chapeau), anglais (« tipad » de teapot, théière ou encore « mebliss » de « marbles » les billes) et de curieuses déformations comme « fororo », les fèves (de l'Arabe foul).

Mais l'originalité profonde de la Hakitia tenait à la formation et au traitement des verbes, par un mélange des systèmes linguistiques, indo-européen, qui procède par suffixation, et sémitique dans lequel tout substantif donne à partir de sa racine un verbe, des participes, des noms de lieu, d'instrument, d'action. Un exemple pris dans le livre : le mot « hofra » (trou) donne le verbe « hafr-ear-se » (pronominal), signifiant « se retrouver dans un trou », et dont découle automatiquement le participe « hafreado/a ». En bref, un terme sémitique permettait de créer un verbe qui était conjugué comme en Espagnol. De tels néologismes étaient déroutants, incompréhensibles pour qui ne connaissait pas, à la fois, les langues de base et le mécanisme de fabrication. Et c'est bien par ce dépassement des origines qu'une variante peut prétendre au titre de langue nouvelle à part entière. La grande majorité de ces créations était issue de l'Arabe, quelques-unes de l'Hébreu (« pitnear », par exemple). Et remarquons que le dialecte arabe tangérois usait du même procédé pour tirer « sawgger » (garantir, assurer) de l'adjectif espagnol « seguro » (sûr, certain).

Ce dynamisme – remarquable, certes – n'allait pas sans risque : une langue déjà trop figée se sclérose, trop accueillante, elle se dissout dans son évolution. Une différence était déjà sensible au début du XXe siècle. La Hakitia des petites villes,

Chchaouen, Larache, Alcazarquivir, contenait une proportion de mots purement ladino-arabes nettement plus élevés que celle de Tanger, ville côtière davantage au courant de l'espagnol moderne, où la bourgeoisie était perméable à la mode. À force d'utiliser les mots « mite » et « punaise » de préférence à leurs équivalents plus anciens, il est probable qu'Esther et Juanita finiraient par oublier ces derniers (à moins que ce ne fût déjà fait).

Car la Hakitia souffrait d'un handicap social : elle passait pour être la langue des pauvres et des « ploucs ». Remarquons que Bella/Berta ne l'utilise jamais, ni Leon. Le français ou l'anglais – raffinement suprême – faisaient plus chic.

Ceci explique pourquoi cet « esperanto » idéal, parfaitement adapté à la situation tangéroise, pouvait rester confidentiel et même disparaître lentement tout en ayant des admirateurs fervents, séduits par la richesse unique d'un registre de sonorités qui créait un véritable exotisme verbal (de la même façon que le « yiddish » aux USA, où pour dire « culot », « khutzpah » sonne infiniment plus fort que « nerve »).

Elle réunissait dans une langue latine la force des consonnes gutturales sémitiques – « 'ayin », « ha », « kha », « qaf » – indistinctement transcrites dans le livre par « j » et « h » et l'expressivité des fricatives que l'Espagnol ne possède pas : le « ch » doux, le « j », le « z » comme dans respectivement, « cheval », « jaune », « zone », au lieu de « tch », « jota » et « th » prononcé à l'anglaise, du Castillan classique. Extensibles à volonté, elles étaient supports de subtils jeux de nuances. Prenons le mot « peso » (poids) : déformé en « pezo » (avec le « z » de « zone »), il désigne quelqu'un de pesant et plus on traîne sur le « z », mieux on fait sentir à quel point il s'agit d'un raseur. Ou « macho » qui, avec le « tch » normal en espagnol, est sans équivoque ; transformé en « macho » (avec le « ch » de chaise) il indique qu'on doute – plus ou moins suivant la dureté du son – de la virilité du personnage.

Tanger, célèbre pour ses cambistes à chaque coin de rue était bien cette ville où l'on pouvait utiliser trois, quatre langues dans une même phrase comme on y réglait ses factures en plusieurs devises. En cela seulement, elle n'était pas unique, il suffit de revoir les comédies musicales égyptiennes des années 50 pour entendre de semblables mélanges : on s'y dit bonjour en grec, on plaisante en italien en ajoutant français ou

anglais pour faire chic... C'est à la fois manière d'étaler ses connaissances, politesse envers l'interlocuteur (ou façon de lui tremper le nez dans son ignorance) ; ce peut être inconscient, un réflexe.

La « Perle du Détroit » reprenait le même jeu, en le compliquant par la juxtaposition d'une négligence affichée, d'un manque total de scrupules à tout estropier, d'un culte de l'approximation, du « C'est bien suffisant » – l'affiche du « Balneario Recreativo » : Duch l'hom/Duch la fem – à côté d'une ébauche de système. Pour être sûr de se faire comprendre on donnait toujours des versions, pour le moins, bilingues des injures, des malédictions, des remontrances « 'Hshuma, verguenza ». Par contre, toutes les citations – chansons, mots d'esprit de son voisin, proverbes, dialogues de films – devaient se faire dans la langue d'origine. On pouvait traduire, à condition que ce soit littéralement, jusqu'au charabia et même au-delà. Autrement, comment expliquer que Vazquez, qui avait lu tous les classiques et copié les verbes irréguliers en « colle » à la villa Perché, ait pu laisser passer : « c'est trop difficile pour moi savoir quoi faire de moi... ».

Mais Vazquez nous avait honnêtement prévenus, dans sa préface : « Je ne suis pas linguiste », conscient d'avoir gardé de petites fautes qui sont autant de gages d'authenticité. Et effectivement, ce qui est perdu de rigueur enrichit l'aspect de document brut, de reportage-promenade, par un catalogue assez complet des mauvaises habitudes tangéroises.

Tout cela n'était rendu possible que par la sagacité de ce milieu cosmopolite, vivant en vase clos dans la zone internationale, qui parvenait à se jouer de tous les baragouins. Méditerranée oblige, on y connaissait les recettes, tant pour « laisser dégorger » les tartarinades que pour « reprendre du volume » au demi-mot voire au silence absolu de « l'omerta ».

C'était une petite ville – ne l'oublions surtout pas – où tout le monde connaissait tout le monde, où l'on s'espionnait allègrement (à fortiori en temps de guerre) ; les « maudites têtes de tortue à langue de vipère » étaient partout. Le « qu'en dira-t-on » y était institutionnalisé et s'appelait « Radio-Socco ». Ruser, se dissimuler, étaient habituels. La crainte la mieux partagée, celle du « mauvais œil », obligeait à la prudence verbale. Chaque communauté vivait dans son appréhension particulière : les Marocains colonisés, les Berbères suspects, les Européens et les Juifs redoutant le fatidique

« Tanger Kaputt ». Autant de raisons d'obscurcir le discours ou de s'en servir comme écran qui, en contrepartie, développaient les muscles mentaux d'auditeurs rendus ainsi inaptes à déchiffrer la difficulté supplémentaire des à-peu-près phonétiques ou grammaticaux.

L'immense sensation de vie qui se dégage du livre ne vient-elle pas de ce que l'auteur a eu la sagesse, l'humilité de ne pas mettre d'ordre dans le grouillement confus de cette réalité ? Lorsque Juanita se voit comme le petit chien de « His Master's Voice », elle nous suggère l'image d'Angel Vazquez en gramophone inspiré, capable de tout transfigurer sans rien trahir.